

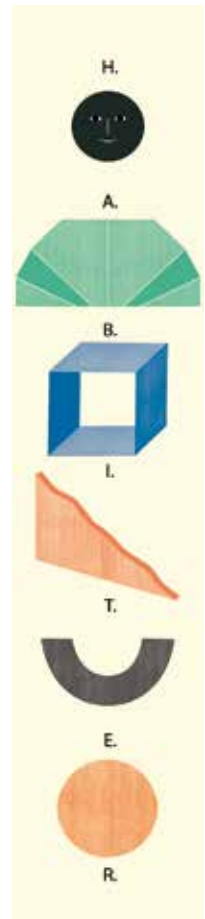
Habiter pour exister

Thierry Paquot
Illustrations Paul Parant

« Habiter » est un verbe de plus en plus fréquemment utilisé pour désigner toute action relevant de l'enchantement : habiter le monde, habiter la Terre, habiter le territoire... Sa riche polysémie mérite une exploration qui réserve quelques surprises!

Pour évoquer son logement, chacun utilise des termes, plus ou moins synonymes à ses oreilles, comme « appartement », « maison », « logis », « chez-soi », « foyer », « résidence », « crèche », « pénates », « piaule », « nid », « niche », « repaire », « baraque », « cabane », « domicile », « pied-à-terre », « loft », « garçonnière », « studio », que sais-je encore ? Les ethnologues et les géographes, lorsqu'ils étudient un peuple et un pays, décrivent leur(s) habitation(s), persuadés que le « logement » reflète un type spécifique d'organisation sociale et culturelle. Le « sans domicile fixe » surprendrait ces peuples qui y verraient une anomalie, une aberration : comment laisser quelqu'un dehors, sans aucun emplacement pour son repos ? Il est vrai que ces sociétés prennent en charge les malades, les vieilles personnes, les pauvres. Chacun y a une place. L'aumône, la charité et l'hospitalité sont des modalités du système d'entraide qui se manifeste dans ces regroupements humains. Avec la marchandisation généralisée, où tout s'achète car tout est à vendre, le logement devient un bien aliénable comme un autre, qu'il faut acquérir sur un marché. Certes, tous les peuples ne sont pas spontanément hospitaliers et il ne sert à rien de les angéliser tout comme d'imaginer nos ancêtres plus accueillants que nous – nos musées sont remplis de faits d'armes et d'exactions affreuses, sanglantes et inhumaines. Mais avoir un endroit pour dormir tranquillement, plus ou moins confortablement, paraît aller de soi. Pourtant ces sociétés, souvent inégalitaires et hiérarchisées, attribuent au mot « maison » le sens de « maisonnée », c'est-à-dire d'un collectif qui comprend des humains (« libres » et « esclaves », hommes et femmes, adultes et enfants), des animaux domestiques, des champs et des forêts, des outils et des croyances... Le « chez-soi », dans ce cas-là, n'est pas l'intimité du sujet, le « pour soi à soi », la « sphère privée », mais l'appartenance à un « soi » plus vaste qui lui procure les conditions de son existence même.

Le mot « habitat » appartient au vocabulaire de la botanique et de la zoologie, tout comme le mot « territoire ». Il désigne d'abord, vers 1808, le territoire occupé par une plante à l'état naturel puis, vers 1881, le « milieu » géographique adapté à la vie d'une espèce animale ou végétale, ce que nous désignons dorénavant par « niche écologique » et parfois « environnement ». La qualité de cet habitat révèle son habitabilité. Au début du xx^e siècle, cette acception d'« habitat » est généralisée au « milieu » dans lequel l'homme évolue, avec et parmi les autres êtres vivants. Enfin, dans l'entre-deux-guerres, on dira « habitat » pour « conditions de logement ». Le terme « habitation » provient du latin *habitatio* et exprime le « fait d'habiter ». Le



mot « habiter » a longtemps signifié « habiller », comme son étymologie latine le laisse entendre, mais *habituari* signifie « avoir telle manière d'être », qui dépend pour beaucoup des vêtements... Du reste, en français, le mot « habit » va être synonyme de « maintien », de « tenue », au sens de « tenir sa place », son rang, comme dans l'expression populaire « l'habit ne fait pas le moine », où il ne s'agit pas de porter une robe de bure pour se faire passer pour un religieux, mais bien d'en avoir l'apparence, d'en dégager l'autorité... Derrière *habituari* se profile le terme *habitus*, qui relève du latin classique et signifie « manière d'être ». Le sociologue Émile Durkheim (1858-1917) relance ce terme, jusqu'alors plutôt rare et associé à Thomas d'Aquin, et en fait un concept clé de la sociologie française: l'*habitus* est un ensemble de cadres qui permet à l'individu de se situer de façon autonome par rapport à eux. Cette conception sera affinée par Pierre Bourdieu, qui trouvera dans l'éducation la transmission de l'*habitus* propre à chaque classe sociale, sans pour autant que celle-ci conditionne définitivement le devenir de chacun de ses membres. Le verbe « habiter » est emprunté au latin *habitare*, « avoir souvent », comme le précise son dérivé *habitudo*, qui donne en français « habitude », mais ce verbe veut aussi dire « demeurer ». L'action de « demeurer » est équivalente à celle de « rester » ou de « séjourner », comme l'atteste l'adage médiéval: « il y a péril en la demeure » – qui, en français contemporain, se traduit ainsi: « il y a danger à rester dans la même situation ». Ce n'est que vers 1050 que le verbe « habiter » indique le fait de « rester quelque part », d'occuper une « maison ». Dans le latin chrétien médiéval, « habiter » veut aussi dire « coïter ». À la fin du xv^e siècle, « habiter un pays » consiste à le « peupler ». Ce dernier

verbe ne s'impose qu'au cours du xvii^e siècle. Quant aux mots « habitant » et « habitante », ils ne remplacent « habitateur » et « habitante » que très progressivement: le *Dictionnaire de l'Académie française* les mentionne encore dans son édition de 1842.

Ainsi le sens d'« habiter » ne se réduit-il pas à celui de « se loger ». Henri Lefebvre expose dans *La Révolution urbaine* le processus historique en cours, annonciateur de la fin de la contradiction ville/campagne et de la victoire d'une nouvelle réalité, « l'urbain », qui vient nier et dépasser (sur le mode hégélien) à la fois la « ville » et la « campagne »: « L'être humain ne peut pas ne pas bâtir et demeurer, c'est-à-dire avoir une demeure où il vit, sans quelque chose de plus (ou de moins) que lui-même: sa relation avec le possible comme avec l'imaginaire¹. » Quelques pages plus loin, il explicite sa pensée: « L'être humain (ne disons pas l'homme) ne peut pas ne pas habiter en poète. Si on ne lui donne pas, comme offrande et don, une possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie, il la fabrique à sa manière². »

L'« habiter » n'est alors plus le résultat d'une « bonne » politique du logement, d'une « bonne » architecture, d'un « bon » urbanisme, il doit être « considéré comme source, comme fondement »: c'est de lui que dépend la qualité de l'habitat, entendu comme l'unité du logement avec tous les parcours urbains qui y mènent. Henri Lefebvre, sur les conseils de Kostas Axelos, lit la conférence « Bâtir habiter penser » que Martin Heidegger prononce à Darmstadt en 1951 lors du colloque « L'Homme et l'Espace »³. Dans une Allemagne encore en ruine où les appartements sont réquisitionnés



et partagés, où des campements provisoires sont hâtivement montés, Heidegger explique, non sans un certain culot, qu'il n'y a pas de « crise du logement » mais une « crise de l'habiter », bien plus grave et plus difficile à contrecarrer. En effet, pour lui, « habiter » signifie « être-présent-au-monde-et-à-autrui », ce qui nous éloigne d'une vision purement sociologique de l'habitation qui viserait à recenser les « manières d'habiter » une maison ou un appartement, de se loger en d'autres termes. « Loger » n'est pas « habiter », l'« habiter », dimension existentielle de la présence de l'homme sur Terre, ne se satisfait pas d'un nombre de mètres carrés de logement ou de la qualité architecturale d'un immeuble. C'est parce que l'homme « habite » que son « habitat » devient « habitation ». Pour Heidegger, la perte de l'habiter ne résulte pas des destructions, pour dramatiques qu'elles soient, mais de l'impact de la technique qui accroît la déqualification de chaque travailleur et la dépendance de chacun envers un univers qu'il ne contrôle plus. Comment « être » ? Comment être « présent » ? Comment « être présent » au « monde » et à « autrui » ? Pour Heidegger, on s'en souvient, l'être n'est pas, il y a être. Dans le cas des humains, leur être est le *Dasein*. La « présence » veut dire que tout individu confère au temps sa qualité existentielle en le présentifiant, c'est-à-dire en lui indiquant sa destination. En d'autres termes, le temps est toujours un « temps pour ». Y compris pour « ne rien faire »... Tout être humain est « jeté pour la mort » en naissant, c'est-à-dire que le compte à rebours fatal commence dès la première seconde de vie du nourrisson. Que vient-il faire sur Terre ? Ajouter son « monde » aux mondes des autres, déjà là ou à venir. Sachant que tout « monde » combine le réel et le virtuel, la réalité et l'ima-

ginaire, que Heidegger nomme le Quadripartie (le Ciel, la Terre, le Divin et les Humains). Quant à « autrui », c'est l'autre à jamais inconnaissable, dont l'étrangeté même représente la garantie de ma propre différence. C'est parce qu'existe « autrui » que je peux aussi exister. Pas de « soi » sans autre... L'altérité est l'une des conditions de notre existence, elle peut être absolue: que sais-je de l'oiseau qui vole au-dessus de ma tête, de l'arbre que je salue respectueusement chaque matin, de la rivière à qui je parle lors de ma promenade le long de ses berges ? Et néanmoins décisive, car ensemble nous faisons monde. Le latin *existere*, assemblage de « hors de » (*ex*) et de « être placé » (*sistere*), signifie « sortir de », « se manifester », avec une racine indo-européenne qui veut dire « être debout ». « Exister », c'est vivre en en ayant conscience, se projeter, aller au-devant de soi.

Finalement, *habiter* a peu à voir avec un logement décent, un quartier accueillant, une bio-région urbaine harmonieuse, un travail valorisant, des loisirs agréables, un réseau d'amis attentionnés, une créativité sans cesse renouvelée, mais davantage avec le sens que l'on attribue à son existence... Aussi le « mal-être » (dans tout l'éventail de ses pathologies, psychosomatiques, psychiatriques, etc.) que tente de soigner la *Daseinanalyse* (Ludwig Binswanger, Medard Boos, Léopold Szondi) exprime-t-il la difficulté à habiter. Donald Winnicott observe à quel point ses jeunes patients peuvent souffrir d'une inadéquation entre leur désir-être et les contraintes familiales, sociales ou même intimes: ils recherchent un « objet transitionnel » qui facilite la manifestation de leur *self*, tourmenté qu'il est par des règles imposées de l'extérieur. Ainsi parviennent-ils à « habiter », c'est-à-dire à

1. Henri Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 113.

2. *Ibid.*, p. 155.

3. Martin Heidegger, « Bâtir habiter penser », [1951], dans *Essais et conférences*, traduction française, Paris, Gallimard, 1958.

vivre en accord avec eux-mêmes. En juillet 1984, pour les cent cinquante ans du Royal Institute of British Architects, Ivan Illich prononce une conférence qu'il intitule « L'art d'habiter ». Que nous dit-il ? Qu'*habiter* est un art et que seuls les humains en sont dotés. Ou plus exactement en étaient, car dorénavant ils n'habitent plus.

Habiter revient à dire ce qui en nous s'accorde au monde et réciproquement.

« Habiter, précise-t-il, c'était demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage. » Cela est devenu incompatible avec la marchandisation généralisée qui a « confisqué », affirme Ivan Illich, cet art de vivre. Chacun se contente d'un appartement conçu, produit et équipé par d'autres. « Le logé vit, constate-t-il, dans un monde qui a été fabriqué. Il n'est pas plus libre de se frayer un chemin sur l'autoroute que de percer des trous dans ses murs. Il traverse l'existence sans y inscrire de traces. » On se suffit d'un « garage », se désolent-ils. « Il ne peut y avoir d'art d'habiter, poursuit-il, en l'absence de communaux. » Or, ceux-ci ont été privatisés et individualisés ou plus irréversiblement supprimés. Des programmes de logements sociaux se substituent à l'autoconstruction ou à cette demeure qui porte en elle les marques de ses occupants successifs. Réactiver l'art d'habiter consiste, à ses yeux, à rompre avec la logique économique-juridique dominante et à prendre en considération, par exemple, « le droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et ses talents ». Il oppose celles et ceux qui se « débranchent » à celles et ceux qui acceptent d'être « cantonnés ». Les premiers retrouvent certainement l'art d'habiter en ceci qu'ils exaltent « la culture, l'expérience et la pensée ». En effet, cela n'a plus rien à voir avec l'acquisition d'un prêt qui devient un modèle d'un catalogue de maisons... Habiter est un autre verbe pour dire « façonner », « édifier », « construire », « accueillir » son existence.

Longtemps, j'ai considéré qu'habiter revenait à vivre au diapason des vibrations de mes désirs, de mes attentes et de mes possibilités. D'où l'importance des lieux dans lesquels se déroulaient mes activités, naissaient mes sentiments, se déployait ma sensorialité. J'établissais un puis-

sant lien entre les territorialités et les temporalités de mon existence. Puis j'ai pris conscience que pour établir et entretenir un tel lien, chahuté par la vie elle-même, la langue intervenait sans cesse. Dorénavant, je pense que l'on habite avant tout sa langue, c'est par elle que je peux nommer ce qui constitue mon monde, monde que je dois ménager. Ménager qui ? Les gens, les choses, les lieux, le vivant au sein desquels j'inscris, comme le suggère Ivan Illich, les traces de mon passage terrestre. Ce rapport à la langue est crucial, pour le sédentaire comme pour le migrant, l'exilé, le déplacé, le sans domicile fixe, il est constitutif de notre humanité. Cette dernière entrelace trois qualités propres aux humains qui sont des êtres situationnels, relationnels et sensoriels. Comment rendre intelligibles ces qualités sans disposer de mots pour les exalter ? Habiter revient à dire ce qui en nous s'accorde au monde et réciproquement. Si « la langue est l'habitat de l'être », comme le pense Heidegger, il convient d'entretenir la diversité des langues, d'éviter de les appauvrir au point où elles fusionneraient en un seul langage technique réglé par des algorithmes robotisés. Pas plus que nous ne devrions annoncer un anglais mondialisé au nom d'une efficacité communicationnelle. C'est en cultivant notre langue, inventant des néologismes, adoptant des mots de passage, réactivant des termes oubliés, écoutant nos silences, que nous habiterons des lieux qui à leur tour nous habiteront. Oui, habiter nos territorialités et temporalités, revient à exister. Et exister ? Aller au-devant de soi.

—
Thierry Paquot est philosophe. Il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur l'urbanisation planétaire, les utopies, la géohistoire de la pensée écologique et s'attache dorénavant à saisir les interrelations entre les territorialités et les temporalités des humains afin d'élaborer une écologie existentielle.

—
Lectures

Martin Heidegger, « Bâtir habiter penser », [1951], dans *Essais et conférences*, traduction française, Paris, Gallimard, 1958.

Ivan Illich, « L'art d'habiter », [1984], dans *Œuvres complètes*, vol. II, Paris, Fayard, 2005.

Henri Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

Thierry Paquot, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Saint-Mandé, éditions Terre Urbaine, 2020.

Thierry Paquot, « Ménager le ménagement », revue numérique *Topophile*, juin 2021.

Donald Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, [1971], traduction française, Paris, Gallimard, 1975.

